



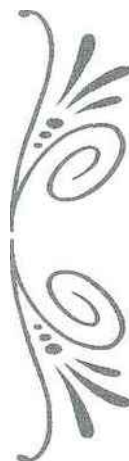
MILES DAVIS

~ PAR ~

JULIETTE GRÉCO



Entre Juliette Gréco et Miles Davis, ce fut une affaire de coup de foudre. Une fulgurance qu'ils auront cherché à entretenir, discrètement et au fruit de furtives retrouvailles, pendant près de quarante ans. À l'heure où les hasards du calendrier leur offrent une actualité commune, l'exposition "We Want Miles" à la Cité de la musique à Paris pour lui, une compilation, "Je suis comme je suis", et un livre, "Juliette Gréco, l'invention de la femme libre", pour elle, l'occasion était trop belle pour la laisser passer... Miles Davis, Juliette Gréco en parlerait des heures. Parce que, comme elle le dit, leur histoire fut "belle, pure, absolue". PAR XAVIER BONNET



ELLE EN CONVIENT avec amusement, « s'il n'avait pas commencé », elle serait restée bouche cousue. Pour toutes sortes de raisons, et notamment parce que la discrétion est sa seconde nature, Juliette Gréco aurait volontiers gardé le silence sur cette belle aventure qui l'a fait croiser le regard de Miles Davis un soir d'avril 1949 à la salle Pleyel. Elle confesse même avoir été étonnée qu'il en ait fait état dans son autobiographie, comme de la teneur de cette évocation. Une autobiographie qu'au passage, elle n'a jamais tenu à lire, s'en tenant à ce qu'Untel ou Untel lui en relatait.

Quoi qu'il en soit, désormais, Juliette Gréco parle de Miles Davis. De temps à autre. Et quand elle en parle, c'est avec des étoiles dans les yeux, ceux de la « gamine » qui ne semble pas l'avoir quitté depuis leur rencontre dans ce Saint-Germain-des-Prés effervescent de l'après-guerre. Mais ce regard affectueux, amoureux, sur un homme à part à tout point de vue, n'oublie jamais néanmoins de rester lucide, y compris au moment d'en cerner les défauts et les faces sombres – nombreux.



JULIETTE GRÉCO AURAIT BIEN VOLONTIERS GARDÉ LE SILENCE SUR CETTE BELLE AVENTURE QUI LA FAIT CROISER MILES DAVIS UN SOIR D'AVRIL 1949, SALLE PLEYEL.

Comment le nom de Miles Davis est-il parvenu à vos oreilles ?

Par l'intermédiaire de Boris Vian et de sa femme, Michelle. Ce sont eux qui m'ont fait découvrir le jazz, à travers tous ces musiciens qui, après 1945, se produisaient au Tabou, un club qui était devenu notre fief, notre lieu de rencontre. C'est comme ça que l'on a vu débarquer Dizzy Gillespie, Charlie Parker... C'est grâce à eux que nous nous sommes retrouvées, Michelle et moi, dans les coulisses de la salle Pleyel en 1949. Et j'ai alors vu de profil une statuette égyptienne avec un mec qui soufflait dans une trompette. Et je suis restée scotchée sur place... D'abord par la beauté de ce que je voyais, du spectacle, de l'homme, du musicien ; ensuite par ce qu'il jouait. Plus tard, Michelle nous a présentés l'un à l'autre, on s'est regardés, on s'est vus... On s'est bien vus ! (Sourire.) Nous sommes allés dîner et ça en est resté là. Il a demandé à me revoir. Je suis arrivée un matin à son hôtel. On m'a regardée comme si j'avais été la pire des putes, ce dont je me foutais éperdument ! (Rires.) Je suis montée dans la suite de Miles et au fond de celle-ci, j'ai entendu un air de classique à la trompette. Il était dans sa baignoire en train de jouer du Bach et pas du tout du jazz.



«IL Y A SUR SES DISQUES TOUTE L'ÉTRANGETÉ, TOUTE LA FORCE, TOUTE L'INQUIÉTUDE QUI L'ACCOMPAGNAIENT. IL ÉTAIT SANS ARRÊT AUX AGUETS DE TOUT.»

Quand, dans son autobiographie, il évoque cette visite à Paris et ne parle pas de vous, il dit avoir profité de l'occasion pour s'être acheté des costumes. Était-il quelqu'un qui avait un grand souci de son image ?

Oui, très attaché à son image. Il était très coquet. C'était dans sa nature. C'est un garçon de bonne famille, pas un gamin des rues. C'est un bourgeois, de parents bourgeois. C'était un type bien élevé, sauf avec les femmes, avec qui il était abominable. Je suis passée à travers les mailles du filet, je ne saurais jamais pourquoi ni comment.

Vous avez bien une petite idée ?

Vraiment pas. Lui le dit, je ne l'ai pas lu, on me l'a dit. Je ne l'ai pas lu parce que je ne voulais pas lire le reste. Je sais des choses de lui très contradictoires, je sais qu'il était raciste. Je

me souviendrai toujours de la fois où il m'avait lancé, alors qu'il avait à peine de quoi payer l'addition : « *Un jour, j'aurai une Rolls blanche et un chauffeur blanc !* »

Alors, pourquoi moi ? C'est une question que je me suis toujours posée. Pourquoi a-t-il été d'une telle douceur, d'une telle tendresse avec moi ? Pourquoi a-t-il eu l'air de me préférer aux autres ? J'ai eu droit à un traitement de faveur tout à fait étrange...

À quoi Miles Davis vous a-t-il ouverte ?

Au jazz, assurément. À une curiosité encore plus grande. Au racisme aussi. C'est avec lui que je le découvre, et ce dans les deux sens, le sien et celui dont il pouvait être victime. Il m'a appris, ou plutôt ai-je appris avec lui, que ça existait vraiment, ce que je n'avais jamais réalisé. Car quand je

dis que je ne m'étais pas aperçue qu'il était noir, je ne mens pas.

Évoquait-il avec vous sa musique, ses idées, ses inspirations ?

Il parlait moins qu'il ne jouait... Un jour que je suis arrivée chez lui à New York, où il m'avait invitée à déjeuner, et où le taxi m'a jetée sur le trottoir comme un paquet non recommandable alors que j'étais pourtant hyper chic avec mon petit tailleur Chanel (*rires*), la première image que je garde au moment d'entrer dans l'appartement est celle d'un poulet en train de frire parce qu'il l'avait oublié et d'une chambre au bout d'un couloir. Et je vois mon Miles dans son lit, entouré de partitions, la télévision allumée sur un match de je ne sais quoi, et trompette à la bouche. Je l'ai rarement vu ne pas travailler quand nous avions rendez-vous.

Au fil de vos rendez-vous, échangez-vous des discussions artistiques, sur vos carrières respectives ?

Non. Pas du tout. Dans notre relation, ce que nous représentions chacun artistiquement n'existait pas. On parlait donc moins de musique que de tout ce qui est humain. Il a beaucoup parlé de sa maladie sur la fin. Il avait décidé d'aller en Chine se faire soigner, sans comprendre qu'il était déjà... mort. On parlait mode, on parlait de ce qui se passait dans le monde. Il parlait de lui, beaucoup, de sa vie à New York, de ses difficultés, de la drogue. Il y avait plus de questions de ma part que de la sienne, mais ça m'allait très bien puisque sa vie, ce qu'il était, m'intéressait... Au fil de sa vie, il a pris petit à petit un très grand recul, il a fini par construire des murs autour de lui. C'est en tout cas mon sentiment. Or, quand nous nous voyions, il n'y avait pas de mur, et ça

devait être pour lui une sorte d'apaisement, de calme qu'il avait oublié, qu'il ne connaissait plus ou qu'il n'avait pas envie de connaître avec les autres. J'étais une partie de lui, aussi curieux que ça puisse paraître. J'étais probablement la partie la plus douce, la partie la plus sincère, et la moins attendue. À chaque fois que je le retrouvais, il avait le même âge... Même si nous avons passé l'essentiel de notre vie à nous croiser par flashes, il y avait entre nous une continuité indestructible. Tout était comme la veille. Les sentiments étaient les mêmes. Les sourires, les rires, les regards, restaient les mêmes.

Il date son plongeon dans la drogue à son retour à New York et votre première séparation. Ce lien, vous y croyez ?

Je ne sais pas. On me dit que oui, mais je n'en sais rien. Il devait probablement s'emmerder ferme... Mais je crois surtout qu'il souffrait vraiment beaucoup de ce racisme aigu dont il était l'objet, lui comme tous les Noirs à l'époque et les musiciens en particulier. Quand il est venu en France, je crois qu'il a eu un instant de repos, de répit, auquel il ne s'attendait pas. Il ne pensait pas que la liberté absolue pouvait exister et qu'il pouvait faire partie intégrante d'un bouillonnement intellectuel et culturel comme celui de Saint-Germain-des-Prés. Mais pour ce qui est de la drogue, il savait que je ne serais jamais sa meilleure oreille. Même si je peux comprendre les raisons qui poussent quelqu'un à se droguer, ça ne m'a jamais intéressée, j'ai toujours trop aimé rester maîtresse de moi.

N'y avait-il d'ailleurs pas là une formidable contradiction entre le Miles Davis en recherche permanente de la maîtrise de son art et beaucoup moins en contrôle de lui-même ?

Peut-être. Je pense qu'il en avait besoin. Peut-être pour se rassurer. J'ai

aussi vécu ça avec Sagan, qui me disait : « Si je n'ai pas ça, je ne peux pas écrire... » Faux ! *Bonjour tristesse*, elle l'a écrit au thé de Chine et à l'eau minérale ! Mais que faire ? Nous n'en parlions jamais. Il sentait bien que ce n'était pas la peine et que je lui aurais dit des choses comme : « Vous êtes un âne et allez vous faire foutre... » Je ne supporte pas que les gens que j'aime se détruisent.

Or, que ce soit Miles ou Françoise, c'était une autodestruction parfaitement programmée. Et Miles avait des difficultés à vivre. C'était quand même quelqu'un de furieusement instable sentimentalement et légèrement infirme. Il n'était peut-être pas doué pour le bonheur.

C'était un fou de la satisfaction, du travail accompli, de la recherche, de la musique, mais pas un fou pour le bonheur.

Le Miles que vous entendiez sur disque correspondait-il à celui que vous pouviez côtoyer en privé ?

Tout à fait. Il y a sur ses disques toute l'étrangeté, toute la force, toute l'inquiétude qui l'accompagnaient. Il était sans arrêt aux aguets de tout.

Quel souvenir gardez-vous de votre dernière rencontre ?

Il est arrivé chez moi dans une limousine aux vitres teintées. Quatre gardes du corps. J'avais alors un petit hôtel particulier rue d'Alésia. Je l'ai accueilli sur le pas de la porte, il a donné congé à ses gardes du corps d'un geste dédaigneux de la main. Comme je l'avais fait de mon côté – plus poliment (*sourire*) – à tout le monde à la maison. Je l'ai installé sur le canapé pour qu'il puisse voir le jardin et je suis allée ouvrir une fenêtre parce qu'il faisait très chaud. J'entends soudain un énorme ricane derrière moi et je lui lance : « Qu'est-ce qui vous fait rire ? » Et là, il me dit : « De dos, n'importe où au monde, cette femme-là, je la reconnaitrais ! » C'était ça entre nous, des choses d'enfant... 🔊

COLUMBIA WANTS MILES !

En contrepoint de la superbe exposition « We Want Miles », actuellement présentée à la Cité de la musique à Paris, Columbia vient de rééditer une magistrale intégrale des enregistrements par le maestro pour le label. Soixante-dix albums dans un coffret d'anthologie avec de nombreux inédits.

